

Un quart d'heure après, le cocher les arrêtait devant le palais.

—Entrez donc, lui dit un des étrangers.

—Impossible, signori : depuis que Sa Majesté le Roi de Naples habite le palais, les voitures de place n'entrent plus.

—Allez toujours ! allez !

Le cocher cède en haussant les épaules, bien persuadé qu'il va être arrêté par les Suisses du portail. Mais au lieu de l'arrêter, les Suisses se lèvent, s'alignent et saluent respectueusement au passage la pauvre voiture disloquée.

Le cocher ne sait plus que penser ; mais bientôt il demeure tout-à-fait interdit en voyant une foule de serviteurs entourer la voiture et saluer son étranger du nom de Majesté. Le Roi voulut récompenser son service par une pièce d'or.

Non, Sire, s'écria le bon cocher ému et à demi prosterné, non, je suis trop heureux, trop payé surtout par l'honneur d'avoir conduit Votre Majesté, et il ne voulut rien accepter. Mais le Roi avait pris lui-même le numéro de la voiture, et le lendemain le cocher vit arriver à sa grande surprise, deux bons chevaux à son adresse.

Lettre de Mademoiselle D. L. à sa mère.

Que je suis malheureuse, ma chère Maman, de vous avoir causé, sans le savoir, le chagrin mortel que vous avez éprouvé en apprenant que j'avais été au théâtre ! Hélas ! j'étais comme vous dites, dans la bonne foi, et je puis bien vous protester que je ne croyais pas faire plus de mal que si je fusse allée à la promenade. Mais à présent je commence à penser autrement et à comprendre que le théâtre est une assez mauvaise école. Vous voudrez donc bien, bonne Maman, pardonner à votre chère Emilie et m'envoyer au plutôt la lettre de Madame C. votre ami et notre parente, comme vous me l'avez promis la semaine dernière.

Deuxième Lettre de Madame D. L. à sa fille, sur les Théâtres.

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, la pureté de vos intentions vous avait justifié dans mon esprit ; et, si je vous ai parlé avec tant de vivacité contre le théâtre, c'est moins pour vous reprocher d'y avoir été que pour vous faire sentir la force des motifs qui doivent vous empêcher d'y aller dans la suite. Rassurez vous donc, mon enfant ; Dieu a égard à notre ignorance lorsqu'elle n'est point affectée ; et comme vous ne pensiez pas que la faute que vous avez faite pût vous rendre coupable à ses yeux, vous devez espérer qu'il ne vous en rendra point responsable.

Je vous envoie la lettre de Madame C. je ne doute pas qu'elle ne vous fasse sur votre esprit, comme elle l'a fait sur le mien, une impression profonde. La voici :

—Je suis bien édifiée, Madame, de la question que vous m'avez faite, parceque c'est une preuve que vous craignez Dieu, et que vous ne voulez pas vous exposer à l'offenser. Si tout le monde avait la même délicatesse de conscience que vous, le théâtre serait bientôt déserté. Mais la plupart de ceux qui le fréquentent ne sont pas gens à scrupule. Que leur importe de savoir

s'il peut être funeste à leur innocence, pourvu qu'il contribue à leur amusement. Le seul oracle qu'ils consultent, c'est l'amour du plaisir. Cependant comme personne n'aime à se condamner, ceux qui éprouvent le plus les dangers du théâtre sont précisément ceux qui s'obstinent le plus à soutenir qu'il n'a rien de dangereux. Telle est du moins la conduite que je tenais moi-même lorsqu'on voulait me représenter le désordre et le péril de la malheureuse passion que j'ai eue pendant longtemps pour les spectacles. Bien loin d'avouer qu'on avait raison de les censurer, je ne cessais de dire que je ne comprenais pas comment ils pouvaient avoir des censeurs, et que pour moi je n'y trouvais qu'un amusement honnête et quelquefois même utile.

—Mais je ne tenais ce langage que parceque j'avais intérêt à le tenir, et que j'étais aveuglée par l'amour propre ; car lorsque revenue de l'espèce de charme qui me fascinait les yeux, et éclairée des lumières de la Religion, j'ai voulu rappeler de sang-froid tout ce que j'avais vu, entendu et ressenti à ces spectacles que je me représentais comme autant de divertissements innocents, j'en ai conçu une idée bien différente.

—J'ai reconnu clairement qu'ils avaient été pour moi une source intarissable de fautes et de pêchés. Je me suis souvenue que mes yeux y avaient été souillés par mille images indécentes, mes oreilles frappées de mille équivoques impures, mon esprit séduit par mille fauses maximes. J'ai compris, en un mot, que si j'étais devenue entièrement différente de ce que j'avais été pendant les premières années de ma jeunesse, c'est au théâtre que je devais imputer cette funeste métamorphose, et qu'en me faisant perdre le goût de la piété il m'avait inspiré celui de la dissipation, des plaisirs, et de la vanité.

—Eh ! comment le théâtre pourrait-il manquer de produire tous ces effets ? On n'y offre presque jamais que des intrigues de galanterie ; on n'y entend presque jamais parler que le langage de l'amour. On y représente la pudeur et la retenue comme un vain scrupule ; l'art de plaire et de séduire comme le plus précieux des talents ; les plaisirs et la volupté comme le souverain bien. On y répète à tout moment que le cœur est fait pour aimer, et qu'inutilement voudrait-on surmonter le penchant qui nous y porte ; qu'il faut le suivre sans résistance ; que la jeunesse est la saison des plaisirs ; que c'est être ennemi de soi-même que de ne pas en profiter, et qu'on sera toujours à temps de se dévouer aux rigueurs de la triste sagesse.

—Quelles leçons pour des chrétiens à qui la Religion fait envisager comme un crime tout ce qui peut blesser la pureté des mœurs ! et ce ne sont point ici des leçons mortes et inanimées, telles qu'on les trouve dans les livres ; ce sont des leçons soutenues et animées par tout ce que l'exemple a de plus contagieux.

—Ce qu'on vous enseigne sur le théâtre, vous le voyez souvent réduit en pratique. Vous voyez des héros qui oublient leur gloire ; des femmes qui trahissent leur devoir ; des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe qui trompent la vigilance de leurs parents pour n'écouter que la voix de la passion qui les maîtrise.

Vous êtes témoin de leurs gestes, de leurs regards, de leurs transports souvent indécents, toujours passionnés, et bien loin qu'ils en témoignent le moindre remords, vous les entendez s'en applaudir et s'en faire presque un mérite.